

événements se sont accomplis, d'avoir eu une perspective fautive et trop optimiste sur les possibilités du moment, mais, en tous cas, nous pouvons toujours répondre en montrant l'exemple que la bourgeoisie donne elle-même en balayant toutes ses institutions démocratiques pour instaurer la nouvelle forme de sa dictature de classe.

Reste l'autre problème de la scission à gauche — trop à gauche comme il nous fut reproché — et qui se rattache au problème du parti de masse. Il est évident que parti de masse ne signifie pas parti pléthorique à tout prix, mais un parti qui, avant tout, possède une capacité révolutionnaire. Le problème de la masse ne peut se poser d'un point de vue numérique des adhérents au parti, autrement même le parti bolchévik, avec ses deux ou trois millions d'adhérents, n'est pas un parti de masse par rapport aux 160 millions d'habitants. Le vrai parti de masse est le parti qui sait trainer à sa suite des couches toujours plus nombreuses de travailleurs en établissant une liaison intime de leurs intérêts immédiats et pratiques de la lutte quotidienne avec l'intérêt plus générale de l'ensemble de la classe vers la réalisation de l'anéantissement du régime d'oppression capitaliste.

Au moment de la fondation du P. C., il n'y avait pas que les droitiers de l'I. C. qui considéraient Serrati comme un « vrai » révolutionnaire et qui avaient une « très fâcheuse opinion » des dirigeants du nouveau Parti et de Bordiga en particulier et qui s'accrochaient aux Bombacci, Graziadei, etc.

Ceci était la conséquence de l'incompréhension dont a toujours fait preuve l'I. C. de la situation réelle en Italie, dont un exemple frappant réside dans le fait que, dans les moments décisifs, elle eut un représentant qui brillait surtout par sa nullité et son apathie, et qui, par suite, ne pouvait être qu'un exécutant fidèle des ordres de Moscou.

Au lendemain même du Congrès de Livourne, le Comintern manœuvrait pour substituer dans l'Exécutif du parti communiste Gramsci à Bordiga, parce qu'il savait très bien que Gramsci était un élément susceptible d'être gagné à la politique pratiquée par l'I. C.

Si Tasca, envoyé à Moscou, alors qu'il était déjà en disgrâce (on pourrait dire uniquement afin d'effectuer une « révision » des archives du Parti), se décidait à publier les documents dont il prit copie, l'on pourrait aujourd'hui constater le travail accompli par Gramsci sous la pression de l'Exécutif de l'I. C., dans le but de constituer la fraction centriste dans le Parti Communiste Italien, exemple typique d'une fraction créée par le sommet contre la volonté de toute la base ainsi que le démontre la Conférence d'Organisation de 1924, qui donna une très grande majorité à la gauche. A cette époque, la gauche n'était plus, et depuis longtemps, à la direction du Parti. Déjà, au IV<sup>e</sup> Congrès de l'I. C. de novembre 1922, elle resta à la tête du Parti pour des raisons de discipline, (dont elle donna beaucoup de preuves) et bien qu'elle était le premier courant en divergence avec l'I. C., elle fut la dernière à se constituer en fraction ouverte. En réalité, déjà à cette époque, ce fut la ligne orthodoxe qui fut imposée au Parti Italien et qui devait trouver sa conclusion dans l'élimination, à l'insu du Parti, de la direction de gauche dont les militants étaient dans les geôles fascistes et se préparaient, avec le fameux procès de Rome, à enrichir le prolétariat international d'un splendide exemple d'attitude des révolutionnaires devant la justice bourgeoise.

Progressivement on eut la preuve que la ligne léniniste, sans Lénine, n'était qu'une ligne convergente vers celle de la droite. C'était le début de l'ère des défaites prolétariennes marquée par la honteuse retraite de 1923 en Allemagne, et le commencement, en Russie, de l'hégémonie de la bureaucratie centriste qui devait aboutir, en 1927, à l'exclusion de l'Opposition de Gauche, prémice nécessaire et indispensable à la situation qui est en train de se conclure: la trahison totale des intérêts de la révolution mondiale et l'intégration de l'Etat prolétarien dans le jeu des compétitions impérialistes, qui ne peuvent avoir d'autre issue qu'un nouveau carnage.

\*\*\*

La Gauche Communiste a donc affronté la lutte idéologique à l'échelle internationale, à partir du II<sup>e</sup> Congrès de l'I. C. et a tenté, comme nous l'avons vu, dans le cadre national, de parer aux dangers de l'opportunisme par les normes organisatoires et les thèses de Rome.

Ces thèses, votées au II<sup>e</sup> Congrès du P. C. I., en mars 1922, représentaient l'apport de l'expérience du prolétariat italien, mis au service du prolétariat international, apport indispensable pour ses luttes révolutionnaires.

La Gauche fut battue à l'échelle internationale et une telle défaite provoqua le renversement des positions au sein du Parti, qui passa dans les mains de ceux qui devaient devenir ses fossoyeurs.

Toutefois, malgré eux, ce furent ces principes communistes qui présidèrent à la formation du Parti Communiste Italien, qui permirent au prolétariat, dans les moments les plus difficiles de la guerre civile et du triomphe de la dictature fasciste, d'opposer une résistance que le centrisme a frauduleusement présenté comme la conséquence de sa ligne politique.

Et aujourd'hui, fidèles à cette tradition dont nous nous considérons comme les légitimes continuateurs, nous n'avons pas hésité, malgré les attaques et l'incompréhension — à apporter notre contribution au travail idéologique indispensable pour la reconstruction des cadres révolutionnaires. Contribution qui ne peut être que critique, quand nous assistons au phénomène alarmant qui ne veut pas tenir compte de l'expérience du passé et recommencer les erreurs qui entachèrent l'I. C. dès sa création.

Déjà, à Moscou, au II<sup>e</sup> Congrès, Bordiga avait indiqué comme une tâche fondamentale celle de préparer les partis et le prolétariat à l'inevitable situation révolutionnaire à travers un profond travail idéologique accompagné de la lutte sans quartier contre toutes les manifestations qui avaient conduit à la trahison des intérêts du prolétariat.

Nous avons, au contraire, assisté, dans ces derniers temps, au sein du mouvement international de gauche, à une politique qui a abouti à la récente tentative de la création d'une IV<sup>e</sup> Internationale destinée à ne pas connaître de lendemain, mais qui jetterait de nouveau dans le prolétariat des débris de formations idéologiques et politiques déjà périmées.

G. MAMMONE.

## LE CAS CALLIGARIS (1)

La C. E. de la fraction de gauche du P. C. I. a publié, dans « Prometeo » (n° 99 du 4-2-1934), un communiqué dont nous reproduisons les passages suivants :

« Les centristes écrivent deux affirmations diamétralement opposées, dans le même paragraphe d'un communiqué contenant la décision d'exclusion du parti du camarade Calligaris. Ils disent : « Ce même Calligaris ne veut pas se décider à quitter l'U.R.S.S. Il effectue des gestes objectivement provocateurs, mais ne réussit pas à trouver le chemin pour retourner d'où il est venu ». Les prolétaires doivent savoir que ceux qui empêchent le camarade Calligaris de trouver le chemin du retour, sont justement les centristes, que ces derniers peuvent très bien affirmer : « tu es libre de sortir », puisqu'ils savent d'avance que « tu es dans l'impossibilité de sortir ». Cela est la réalité : Calligaris, si le centrisme ne lui donne pas la possibilité de sortir, devrait donc commettre des actes illégaux pour pouvoir partir, c'est-à-dire devrait fournir, à ceux qui n'attendent peut-être qu'une bonne occasion, des motifs pour le frapper au point de vue juridique aussi.

L'équivoque doit cesser : ceux qui crurent pouvoir acheter la conscience révolutionnaire de Calligaris et qui lui avaient donné les moyens techniques et financiers pour arriver en Russie, doivent lui donner les moyens techniques pour sortir de la Russie. Autrement, la phrase « tu es libre de partir » n'aura que la même

(1) Voir « Bilan » N° 3.